

juillet 1927

Chaque fois qu'il m'arrive de lire quelque jugement sur André Gide, je songe à un trait bien curieux que rapporte Agrippa d'Aubigné dans ses Mémoires. D'Aubigné prétend que les rois de France eurent, en ce temps-là, plusieurs occasions de réduire l'Espagne, mais qu'à peine conseil leur était-il donné de prendre, comme il dit, le favorable temps, toute la troupe des docteurs, abusés ou abusants, entonnait: *Ce grand corps d'Espagne! Ce grand corps d'Espagne!* antienne qui suffisait à glacer les mieux résolus. Du point de vue plus humble de la critique, Gide me paraît être *ce grand corps d'Espagne* autour de qui les intrépides tournent en hésitant. Il y a là-dessous un phénomène psychologique assez singulier.

(1) *Mercury de France*, avril 1927.

D'abord, il est certain que Gide, par son mépris total de la critique, refroidit à la fois le louangeur et l'ennemi. On ne s'échauffe vraiment, pour ou contre un homme, que si on le devine capable de réactions, fussent-elles cachées. Le splendide isolement de l'artiste ne lui attire, la plupart des fois, qu'une sorte de petite haine sèche, recuite par l'envie, et qui use volontiers à son égard de la dérision. Tandis que les compagnons qui descendent fougueusement dans l'arène pour relever les offenses, s'attirent une sympathie sportive et la reconnaissance de la foule. Gide n'est point de ceux-là, Gide s'en moque autant que de lui. Il est encore si éloigné du public, si peu accessible au lecteur moyen que seul un cercle d'initiés se passionnerait pour des débats dont il serait le héros.

Voici de premières raisons mais qui ne suffisent pas à expliquer l'attitude réticente des critiques vis-à-vis de Gide (1). Je pense que son vrai motif, le seul pour ainsi dire, est dans le malaise que beaucoup ressentent en face de l'auteur de *l'Immoraliste*. Et ce sentiment pénible, presque douloureux, n'a fait qu'augmenter à la lecture du *Journal des Faux Monnayeurs*, de *Corydon* et de *Si le grain ne meurt*. Il est même devenu insupportable.

Il y a dans l'œuvre de Gide, si diverse, si contradictoire qu'elle apparaisse, un *enchaînement mystique* qui le fait passer aux yeux de plusieurs pour un *moraliste religieux*. Léon-Pierre Quint a soutenu cette proposition, il n'y a pas bien longtemps (2), et sous une autre forme, encore plus surprenante, Charles du Bos vient de la reprendre à propos du *Numquid et tu?*... (3) Il est vrai que Charles du Bos, en dépit de l'exaltation où le porte le *Numquid et tu?*... se résigne à formuler des réserves sur le christianisme gidien.

— Je sais bien, écrit-il, qu'en soulignant ici deux temps distincts, celui de *Numquid et tu?*... et celui d'aujourd'hui, je contreviens à cette phrase de *l'Avant-Propos* pour les *Ecrits intimes*: « Je suis chrétien, tout simplement. » Mais j'y contreviens exprès. Sans doute, dans une autre place de *l'Avant-Propos*, Gide nous dit que l'état qui suivit celui de *Numquid et tu?*... n'est point « tout à fait le même », et il ajoute que « c'est par honnêteté qu'il en avertit le lecteur ». Mais, bien que tenant le plus grand compte de cet avertissement, — même en adressant un suprême appel à toutes les ressources dont je puis disposer pour justifier les actes de ceux qui me sont chers, — il m'est impossible de considérer la publication de *Si le grain ne meurt* — et bien moins encore l'aggravation que le livre ait paru du vivant

(1) Je ne parle pas d'Henri Massis qui, dans ses *Jugements*, sort du domaine de la critique rationaliste.

(2) *Nouvelles littéraires*, 12 et 19 février 1927.

(3) N. R. F. 1^{er} juin 1927.

de l'auteur et du vivant d'autres que lui — comme l'acte d'un chrétien, je veux dire — mettant hors de cause et le passé et l'avenir — d'un homme qui est et qui se sent chrétien au moment où il l'accomplit.

Je conclus qu'il est impossible de décerner à l'esthétique de Gide le titre de chrétienne. Être chrétien suppose, au moins, une continuité de doctrine et un équilibre moral que rien, dans cette œuvre ondoyante, ne nous a encore révélé. Partant de là, que dire du *moraliste* et du *religieux* que Gide représente aux yeux de certains critiques? Depuis le romantisme on a glissé tant d'idées vagues et de complexités dans ces deux termes de *moraliste* et de *religieux* qu'il n'y aurait peut-être pas grand dommage à les accoler, tels quels, à la psychologie de *L'Immoraliste*, s'il ne se révélait dans cette manière de l'expliquer ou bien une secrète impuissance à définir des sentiments dilués dans un puritanisme pervers, ou bien une hypocrisie plus détestable encore. Léon-Pierre Quint a fort bien décelé chez André Gide un *besoin de se perdre*: là est peut-être toute l'énigme. Il y a dans l'homme des tendances morbides à l'abaissement de soi, un sournois instinct qui le porte à diminuer en lui les forces et les révoltes de l'individu au profit de l'anéantissement dans le grand mystère des passions. Cette propension vers les images basses et le goût des actes honteux fait moins de ravages dans le cerveau des simples, tout proches des choses de la nature (ou elle s'y résout brutalement par le crime) tandis que les raffinés ont su y découvrir d'inquiètes et de mystérieuses voluptés. L'influence des Slaves, demi-asiatiques, n'a pas peu contribué à cela en nous incitant à compter pour rien tout ce qui constitue et entoure la personne humaine, la vie, l'effort, les notions de bien et de mal, l'attachement aux autres, à aimer le désordre et l'incohérence, à prendre le goût de la mort. Pour comprendre André Gide, commencez par relire Dostoïewsky. Vous concevrez ensuite les plaisirs de la confession publique, ce *besoin de se dire et de se perdre en se disant*. Quelle utilité, je le demande, quelle exacte contribution à l'étude du cœur humain nous apporte André Gide en avouant un vice qui n'a même plus le mérite de la singularité? J'entends bien que l'on met dans l'aveu tout nu le mérite le plus grand de *Si le grain ne meurt*. Il y a là, dit-on, une méthode d'introspection tout à fait hardie, en avance de beaucoup d'années sur les débats intellectuels de ce temps. Gide se flatte d'avoir révélé de nouveaux thèmes à ses héritiers: est-il sûr qu'ils les accepteront? Conçoit-il comme un progrès de l'esprit le renoncement aux bonnes mœurs et le sodomisme comme le fin du fin de notre culture spirituelle? Non. Cette vue le chagrinerait plutôt, il ne tient pas à ce que ses réflexions solitaires et la forme spéciale de son talent tombent dans le domaine commun. Mais il pense qu'un petit groupe d'hommes — un dévergondage aigu s'allie et aide sou-

vent aux intelligences très hautes — tirera profit de son enseignement. Gide se trompe. Il n'est pas fou de penser qu'on ne retiendra de son œuvre que les traits qui lui sont communs avec les beaux ouvrages de tous les temps et sans doute ce qu'il y a de classique — j'allais dire de traditionnel — dans sa manière d'écrire et de composer. On lui laissera pour compte ces adolescences abominables, ces diableries, — qui de nous n'était point pareillement tourmenté? mais qui de nous conserve de ces années tremblantes autre chose qu'une fraîcheur dans l'esprit? — et cet engouement pour un christianisme de fantaisie. Nous reparlerons un jour de cet aspect de Gide où *la mystique et la dépravation* — suivant une formule aussi vieille que le monde — se partagent en amies tout son cœur. Il n'y a pas lieu d'en être surpris. Cet accord qui se tient, lui aussi, dans la tradition, me rappelle un débauché fameux qui ne manquait jamais, avant d'être impie, d'invoquer sept fois le nom du Seigneur.

Henri LAMBLIN.